



HAL
open science

Georges Friedmann au Cnam (1946-1959)

Michel Lallement

► **To cite this version:**

Michel Lallement. Georges Friedmann au Cnam (1946-1959). Cahiers d'histoire du Cnam, 2014, Les sciences de l'homme au travail au Cnam à l'aube des Trente Glorieuses, vol.01 (1), pp. 43-72. hal-02310895

HAL Id: hal-02310895

<https://hal.science/hal-02310895>

Submitted on 11 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Georges Friedmann au Cnam (1946-1959)

Michel Lallement

Professeur du Cnam titulaire de la chaire d'Analyse sociologique du travail, de l'emploi et des organisations, membre du Lise-CNRS-Cnam

Résumé

Georges Friedmann (1902-1977) a été professeur du Cnam de 1946 à 1959. Intitulée « Histoire du travail dans les sociétés modernes », la chaire dont il était titulaire est rebaptisée « Histoire du travail et relations industrielles » en 1952. Après avoir évoqué la trajectoire de G. Friedmann, l'histoire de sa chaire ainsi que la place de son titulaire dans l'espace des sciences du travail d'après-guerre, l'article entre dans le détail du recrutement de G. Friedmann au Conservatoire. Il est procédé ensuite à une analyse des cours dispensés de 1949 à 1956 ainsi qu'à une présentation du public qui les suivait. La dernière partie décrit les engagements de G. Friedmann au sein et hors du Cnam durant la décennie 1950. G. Friedmann a su profiter de ses années passées au Cnam pour renouveler l'analyse du travail et des relations de travail et participer activement au renouveau de la sociologie française.

Georges Friedmann a fortement marqué de son empreinte la sociologie française renaissante d'après-guerre, et plus spécifiquement encore la sociologie du travail¹. Au cours de ces dernières années, plusieurs travaux ont offert des éclairages nouveaux sur la trajectoire biographique et intellectuelle de l'homme ainsi que sur ses influences multiples. La présente contribution s'inscrit dans le prolongement de ces réflexions avec les deux objectifs suivants : regarder d'abord dans quelles conditions G. Friedmann a été recruté au Cnam ; examiner ensuite le contenu de ses enseignements et les situer dans l'espace des cours dispensés au Conservatoire après-guerre. Un tel travail doit permettre, plus généralement encore, de toucher du doigt les préoccupations de G. Friedmann durant les années cinquante, autrement que par l'unique entre-

¹ Je souhaite dédier ce travail à la mémoire de Catherine Pasteur. J'ai pu faire sa connaissance et apprécier son professionnalisme à diverses occasions, notamment quand il s'est agi d'explorer les fonds d'archive du Conservatoire pour en extraire les traces du passage et de l'action de G. Friedmann. Cet article lui doit beaucoup. Je remercie Odile Henry, qui m'a fourni par ailleurs de précieuses indications dont elle retrouvera la trace dans cet article, ainsi que Gwenaële Rot dont la lecture scrupuleuse m'a permis de gagner en justesse et en précision.

mise des articles et des ouvrages publiés au cours de cette période.

Reprenant à son compte une formule d'Emmanuel Mounier, G. Friedmann aimait à affirmer que « *l'homme doit devenir supérieur à ses œuvres* ». Il militait pour cela en faveur d'une « *homonimisation* » de la société technique, d'une politique éducative à même de permettre au plus grand nombre de cheminer sur les sentiers de la liberté. Comme on peut aisément le deviner, l'éducation en question ne se réduisait pas, dans l'esprit de G. Friedmann, à l'acquisition d'une formation destinée à adapter l'homme aux exigences de la machine. C'est pourquoi, lorsqu'il se fait professeur au Cnam, G. Friedmann délivre un enseignement qui n'a rien de technique. C'est le seul cours de « culture générale » affirme Louis Ragey, alors directeur du Conservatoire².

Les éléments et les arguments qui trament cet article s'appuient sur l'abondante littérature de et sur Georges Friedmann et, surtout, sur des archives qui, à ma connaissance, n'ont jamais été utilisées dans la perspective que je viens d'indiquer. Pour être explicite, j'ai pu consulter l'ensemble des répertoires indiquant, entre 1946 et 1959, la date et le thème de chacune des conférences prononcées par G. Friedmann à destination des auditeurs du Conservatoire. D'autres documents internes (courriers, notes administratives), qui composent le dossier de G. Friedmann, ont été aussi mis à ma disposition.

² G. Friedmann rapporte cette affirmation dans sa lettre à L. Ragey datée du 30 janvier 1953 [Archives du Cnam].

Tous les comptes rendus des conseils de perfectionnement ont été également consultés sur la même période. L'ensemble a été complété par l'exploitation de deux entretiens que j'ai pu mener avec Mme Marcelle Friedmann (la seconde épouse de G. Friedmann) et avec Marie-Thérèse Bass qui fut, longtemps, l'assistante de G. Friedmann³. L'une et l'autre ont bien voulu me confier, à l'occasion de nos rencontres, des documents qui sont venus étoffer le dossier d'archives que j'ai pu exploiter. L'ensemble ne permet certainement pas d'entrer dans le détail des multiples activités de G. Friedmann tout au long des années 1946-1959. Il fournit néanmoins un éclairage suffisamment dense pour mériter exploitation.

Plusieurs points structurent mon propos. Je vais d'abord présenter la trajectoire de G. Friedmann puis l'histoire de la chaire sur laquelle il est élu en 1949. J'évoquerai ensuite la manière dont ce dernier se situe dans l'espace des sciences du travail d'après-guerre, son recrutement au Conservatoire, son programme de cours et sa leçon inaugurale. J'analyserai également les cours dispensés de 1949 à 1956 et fournirai des indications sur le profil du public qui les suivait. Après avoir regardé les engagements de G. Friedmann au sein et hors du Cnam durant la décennie cinquante, je conclurai à l'aide de rapides considérations sur le départ et

³ L'entretien avec M. Friedmann a eu lieu le 10 avril 2003. Depuis, la seconde épouse de G. Friedmann nous a hélas quittés. J'ai rencontré et me suis entretenu avec M.T. Bass le 12 septembre 2012. Je remercie vivement l'une et l'autre pour le temps qu'elles ont bien voulu me consacrer.

la succession de celui qui, alors, s'était imposé comme une figure dominante de la sociologie française renaissante.

La trajectoire de G. Friedmann avant son recrutement au Conservatoire

La trajectoire biographique de G. Friedmann étant déjà bien connue⁴, je me contenterai de rappeler quelques traits saillants de son parcours. G. Friedmann est né en 1902 à Paris. Son père, agent de change, assure aux siens des revenus plus que confortables. Comme me l'a affirmé, un peu crûment peut-être, sa seconde épouse « *Georges parlait peu de la richesse de sa famille, mon mari avait honte d'être riche* ». Tel ne semble pas être le cas de son frère, décédé jeune, qui fait carrière dans les affaires. Sa sœur quant à elle se marie avec Paul-Olivier Lapie, le fils d'un sociologue français qui a tenu une place importante au sein de l'école durkheimienne. Le jeune Georges étudie d'abord la physique et la chimie industrielle avant de bifurquer vers les lettres. Il est élève en Khâgne à Henri IV en 1921, passe le concours de l'École normale supérieure en 1922 et y entre en 1923 après son service militaire. À Ulm, il a l'occasion de côtoyer Georges Politzer, Jean Cavaillès ainsi que Georges

Canguilhem auquel il sera lié toute sa vie et dont les travaux sur le normal et le pathologique ont une influence évidente sur sa façon de bousculer l'analyse durkheimienne de la division du travail (Friedmann, 1956 ; Lallement, 2011).

Rue d'Ulm, le jeune intellectuel bourgeois appartient au groupe des frondeurs anti-Bergson, qui reproche au philosophe, alors gloire mondiale de la pensée, de ne pas porter intérêt au monde concret. G. Friedmann veut à l'inverse se frotter à la vie réelle. De la coquette fortune dont il hérite de sa famille, il veut d'abord se défaire, au moins en partie, pour faire un don au parti communiste. Mais le geste est incompris et l'argent n'ira pas dans les caisses de l'organisation. G. Friedmann décide alors d'aider anonymement l'institut Curie qui mène des travaux contre le cancer, maladie qui lui a arraché son père ainsi que sa première épouse⁵. G. Friedmann maintient son engagement au côté du parti communiste, dont il ne sera jamais membre mais, comme de nombreux autres intellectuels, compagnon de route⁶. En 1936, il publie *La crise du progrès*, ouvrage dans lequel, sur un fond marxiste, il critique les positions de repli et de crainte

5 Dans une lettre de G. Friedmann à sa mère, en date du 8 mai 1930, G. Friedmann déclare qu'il vient de faire un don de 2 470 000 francs à la fondation Curie. Il lui annonce qu'il fera un autre don, au courant de l'année, de 800 000 francs à la même fondation. Cette lettre m'a été montrée par M. Friedmann.

6 Comme l'indique T. Pillon (*op. cit.*), grâce à sa fortune, G. Friedmann finance une collection d'ouvrages aux éditions Reider, puis une société d'édition de revues. *La revue de psychologie concrète* (dirigée par G. Politzer) et la *Revue marxiste* (première revue d'études marxistes en France) lui doivent ainsi un soutien déterminant.

4 Sur les aspects biographiques, les engagements de G. Friedmann et sa bibliographie, cf. la notice « Friedmann Georges (1902-1977) » rédigée par J.-D. Reynaud (in Fontanon & Grelon, 1994, pp. 463-473), ainsi que (Grémion & Piotet, 2004), (Vatin, 2004) et (Pillon, 2009).

des penseurs des années 1930 qui voient se profiler la fin de la civilisation.

G. Friedmann entame sa carrière professionnelle comme professeur agrégé de philosophie au lycée de Bourges, où il enseigne jusqu'en 1931. Durant cette période provinciale, il publie (sous le nom de Jacques Aron) des romans et de la poésie, dont *Votre tour viendra* (1930), *Ville qui n'a pas de fin* (1931) ou encore *L'adieu* (1932). À partir de 1930, il visite des entreprises en France et à l'étranger et prend à l'occasion de nombreuses notes sur les observations qu'il accumule. En 1931, Célestin Bouglé le recrute comme assistant au Centre de documentation sociale de l'ENS. G; Friedmann entame alors un apprentissage sur machine outils à l'École professionnelle Diderot et cultive un intérêt croissant pour les problèmes humains du machinisme industriel. En 1932 et 1933, il fait plusieurs voyages en URSS en tant que chargé de mission par la commission scientifique du cercle de la Russie neuve, groupe fondé en 1932 et présidé par Henri Wallon. Ces séjours donnent matière, en plus de recherches sur les Etats-Unis, l'Angleterre, la Tchécoslovaquie, la Pologne et ses propres enquêtes dans les usines françaises, à *Problèmes du machinisme en URSS et dans les pays capitalistes* (1934).

En 1933, G. Friedmann rencontre Lucien Febvre, fondateur avec Marc Bloch de la revue *Annales d'histoire économique et sociale*. L. Febvre l'intègre à la revue pour en faire le spécialiste des questions du travail moderne. Dans une lettre de L. Febvre (datée du 2 juillet 1933) à Marc Bloch. L. Febvre présente

ainsi la nouvelle recrue :

Je crois que nous aurons un technicien bientôt. J'ai vu deux ou trois fois ces temps-ci un jeune philosophe nommé Friedmann. Assez drôle de corps. Fils d'un banquier m'a-t-on dit, et qui a abjuré le capitalisme et ses rentes, a voulu vivre da se, a été touché par la grâce soviétique et par l'Evangile marxiste : c'est même très amusant de voir les yeux de ce gros garçon (extrêmement fin et intelligent, du reste) se mouiller quand on prononce le nom de Dieu et commencer ses discours par « Comme le dit Marx, dans la partie II du *Capital*, au début du sixième chapitre... (cité par Gouarné, 2012, p. 364).

Les *Annales* sont un lieu de socialisation intellectuelle pour G. Friedmann. Là il va se forger une conviction : l'individu concret change, avec ses manières de sentir, de voir, de comprendre, quand les conditions de son environnement technique se transforment. On touche ici du doigt la thématique centrale de l'œuvre de G. Friedmann, dont une expression est la partition milieu naturel/milieu technique proposée dans *Où va le travail humain ?* Mais la rencontre avec l'école des *Annales*, et avec son « mentor » L. Febvre en particulier⁷, est tout aussi décisive, on le verra, pour la future intégration de G. Friedmann au sein du Conservatoire. Le jeune philosophe frotté aux questions de travail publie plusieurs articles dans *Annales*, devient membre du comité de

⁷ Comme l'indique T. Pillon, « L. Febvre sera le mentor de Friedmann en ces années 1930, ils resteront très proches, jusqu'à la mort de L. Febvre en 1956 ; son influence sur l'œuvre du sociologue est essentielle. Friedmann va ainsi définir les thèmes directeurs de la future sociologie du travail au sein d'une revue d'histoire, en marge de la tradition durkheimienne » (op. cit., p. 7).

rédaction de la revue en 1939 puis l'un de ses directeurs après la Seconde guerre mondiale⁸.

En 1938, G. Friedmann publie *De la sainte Russie à l'URSS*, où il souligne, au-delà des acquis du régime, les tendances autoritaires de ce dernier (épuration, déformation de la vérité historique, culte du chef...). La réception de l'ouvrage et les événements politiques du moment précipitent la rupture avec le PC. L'année qui suit, G. Friedmann est mobilisé comme lieutenant-officier de l'administration de service de santé (hôpital de Laon, Aisne). Il entame et tient un journal sur la guerre. En octobre 1940, il est victime des lois de Vichy sur le statut des juifs : il est privé de son métier, de ressources, de sa citoyenneté française. Il décide alors de rejoindre Toulouse et d'y rédiger sa thèse (*Problèmes humains du machinisme industriel*) ainsi que son mémoire complémentaire (*Leibniz et Spinoza*). Dans le sud de la France, il participe aux activités de la Société d'études psychologiques de Toulouse dirigée par le psychologue Ignace Meyerson. Mais il ne fait pas qu'œuvre académique. Il s'engage aussi dans la résistance toulousaine (il est membre d'un réseau clandestin, sous le nom de G. Parmentier) et recevra, pour son action, une médaille de la résistance française. En 1945, G. Friedmann est nommé Inspecteur général de l'enseignement technique. Il est recruté au Cnam en 1946. Là, et après son départ encore du Conservatoire

en 1959, il joue un rôle important pour le renouveau de la sociologie française.

Les chaires d'Histoire du travail au Cnam

La chaire d'histoire du travail sur laquelle G. Friedmann est recruté en 1946 possède une histoire. À défaut d'entrer là aussi dans le détail d'une historiographie que Claudine Fontanon (1992) a déjà abondamment alimentée, je voudrais rappeler que l'introduction d'un enseignement d'histoire du travail au Conservatoire remonte au tout début du XX^e siècle. Une délibération du Conseil municipal de Paris, en date du 10 avril 1900, décide le transfert au Cnam de la chaire d'Histoire du travail précédemment créée par la ville de Paris. Cette chaire est née sous l'impulsion d'Alexandre Millerand, ministre du Commerce et de l'industrie et des Postes de Pierre Waldeck-Rousseau. Son premier titulaire est Georges Renard, un ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de littérature française, « publiciste » socialiste, communard et directeur de la *Revue socialiste*⁹. Quelques années après que G. Renard a rejoint le Conservatoire, le projet de création d'une autre chaire dédiée, elle, à l'histoire des associations ouvrières suscite l'interrogation : les enseignements d'histoire du travail et d'histoire des associations ouvrières ne vont-ils pas se chevaucher ? Pour éviter le risque, Aristide Briand

8 Un courrier daté du 6 juillet 1948, à destination de l'administration de la revue *Annales*, montre que la revue a alors son siège au Cnam (au 292, rue Saint Martin) [Archives du Cnam].

9 Je tire l'ensemble des informations sur G. Renard de Laure Godineau, « Renard Georges (1847-1930) » (in Fontanon & Grelon, 1994, pp. 463-473).

(alors ministre de l'Instruction publique) et la ville de Paris décident de déplacer la chaire d'Histoire du travail et son titulaire vers le Collège de France. G. Renard est nommé par décret, en juillet 1907, dans sa nouvelle institution.

Le premier titulaire de la chaire d'Histoire des Associations ouvrières, qui est créée en 1908, est Eugène Fournière, publiciste, professeur à l'École des hautes études sociales, examinateur d'économie politique et de législation du travail à l'École supérieure de commerce de Paris, maître de conférences à l'école Polytechnique¹⁰. Celui-ci décède le 4 janvier 1914. Le 10 février 1914, le conseil d'administration du Cnam décide, avec l'accord du Conseil municipal de Paris, de reconduire la chaire et d'en étendre le domaine aux conditions de travail. Le nouvel intitulé en sera : « Organisation du travail et associations ouvrières ». La guerre ayant mis entre parenthèses les activités d'enseignement, il faut attendre 1919 pour qu'un nouveau titulaire reprenne les rênes. Il s'agit du sociologue économiste durkheimien François Simiand, agrégé de philosophie, docteur en droit, qui est nommé par décret le 15 mai 1919. F. Simiand assure les cours de novembre 1919 à janvier 1920 avant de devenir Directeur du Travail, de la législation ouvrière et des assurances sociales au Commissariat général de la République à Strasbourg. C'est un ancien concurrent de F. Simiand dans la course à la chaire, Hubert Bourgin, lui-aussi durkheimien, qui le supplée pour

10 Jean-Louis Robert, notice « Fournière Eugène (1857-1914) » (in Fontanon & Grelon, 1994, pp. 528-533).

enseigner de février à juin 1920.

En avril 1923, F. Simiand décide de briguer la chaire d'Économie politique, alors vacante au Conservatoire. Élu, il prend ses nouvelles fonctions le 1^{er} novembre 1923. Un avis favorable est donné en juin 1923 par les conseils du Cnam et la commission municipale de la ville de Paris pour maintenir l'ex-chaire du sociologue durkheimien. En juin 1923, à l'issue des élections, les conseils du Cnam placent Marc Aucuy, un économiste libéral, en première ligne et H. Bourgin en seconde ligne. M. Aucuy est nommé professeur de la chaire d'Organisation du travail et associations ouvrières par décret du 11 mars et sera titulaire jusqu'au 27 décembre 1948.

L'enseignement du travail semble bouger quand, en 1929, un projet d'Institut d'organisation scientifique du travail voit le jour, pour associer la chaire d'Organisation du travail à celles d'Économie politique, d'Hygiène industrielle, de Physiologie du travail...¹¹. Un cycle de conférences de culture générale organisées avec la Sorbonne aurait dû compléter le tout. Il faut attendre néanmoins trois ans pour qu'un geste concret en faveur de l'histoire du travail porte ses fruits. La loi de finances du 31 mars 1932 comporte

11 L'air du temps s'y prête. Nous sommes alors, en effet, dans une période où de nouvelles organisations spécialisées dans la rationalisation voient le jour (le Comité national de l'organisation française en 1926, issu de la Conférence de l'organisation française fondée en 1921 ; la Commission générale de l'organisation scientifique du travail en 1926 également...), au risque de concurrencer fort probablement l'expertise de certains titulaires de chaires. Sur ce sujet, cf. (Henry, 2012).

au chapitre 4 du budget de l'enseignement technique un crédit de 56 250,00 francs destiné à assurer la création, au Cnam, d'une chaire d'Histoire du Travail. Celle-ci voit le jour par décret du 5 août 1932 (signé par Albert Lebrun) avec efficacité à compter du 1^{er} octobre 1932. Charles Spinasse y est élu en devançant, au moment du recrutement, l'historien de l'économie Paul Mantoux. Membre de la SFIO, notable corrézien, député, sans véritable titre universitaire, C. Spinasse enseigne l'histoire du travail de 1932 à 1944. Sa fin de parcours professionnel est peu glorieuse. Suspecté de collaborationnisme, il est exclu de la SFIO en 1944 et suspendu provisoirement de ses fonctions professorales en 1944. La sanction est confirmée de façon définitive un an plus tard. S'il ne réintègre pas le Cnam, il est néanmoins réhabilité dans ses fonctions et peut à ce titre faire valoir ses droits à la retraite.

L'espace des sciences du travail après-guerre et la position de G. Friedmann en leur sein

Après-guerre, en une période où le Cnam est dirigé par Louis Ragey (Inspecteur général de l'enseignement technique, administrateur l'établissement depuis 1940 et qui le sera jusqu'en 1965), de nombreuses chaires ont directement à voir avec la question du travail. Le fait le plus frappant à l'examen de leur orientation est la coexistence de sensibilités variées. La « doxa » taylorienne est d'abord solidement représentée et elle le sera durablement. Une chaire d'Organisation

scientifique du travail avait été créée en octobre 1929. Henri Laugier, spécialiste de physiologie du travail, alors rapporteur de la commission chargée de statuer sur le projet, conclut en juin de cette année à la nécessité pour cette chaire d'organiser une synthèse entre la physiologie, les données historiques et économiques et les études techniques sur le travail. La commission recommande par ailleurs de faire de cette chaire une « chaire conseil », son titulaire ayant donc aussi pour fonction, en plus d'enseigner, de conseiller industriels, chefs d'entreprise... avec, en appui, un comité d'experts auxquels le titulaire pourrait avoir recours pour prodiguer ses recommandations. Parmi ces experts, dont le nom est suggéré par la commission, figurent Henri Le Chatelier et André Citroën.

Lors du conseil de perfectionnement du 7 décembre 1953, à l'occasion de son départ à la retraite, Louis Danty Lafrance, titulaire de la chaire d'Organisation scientifique du travail, souligne à propos du titre de sa chaire « *l'importance du terme 'scientifique' qui y figure et qui montre bien que l'enseignement se rattache directement aux doctrines de Taylor* »¹². Le même explique que, aux États-Unis, l'organisation scientifique du travail a éclaté en de multiples enseignements distincts : la mesure et l'analyse du travail ; l'ordonnancement ; le planning et le lancement de la fabrication ; le marketing ; l'étude de la distribution des produits ; l'implantation et la manuten-

12 [Archives du Cnam : Compte-rendu du comité de perfectionnement du 7 décembre 1953].

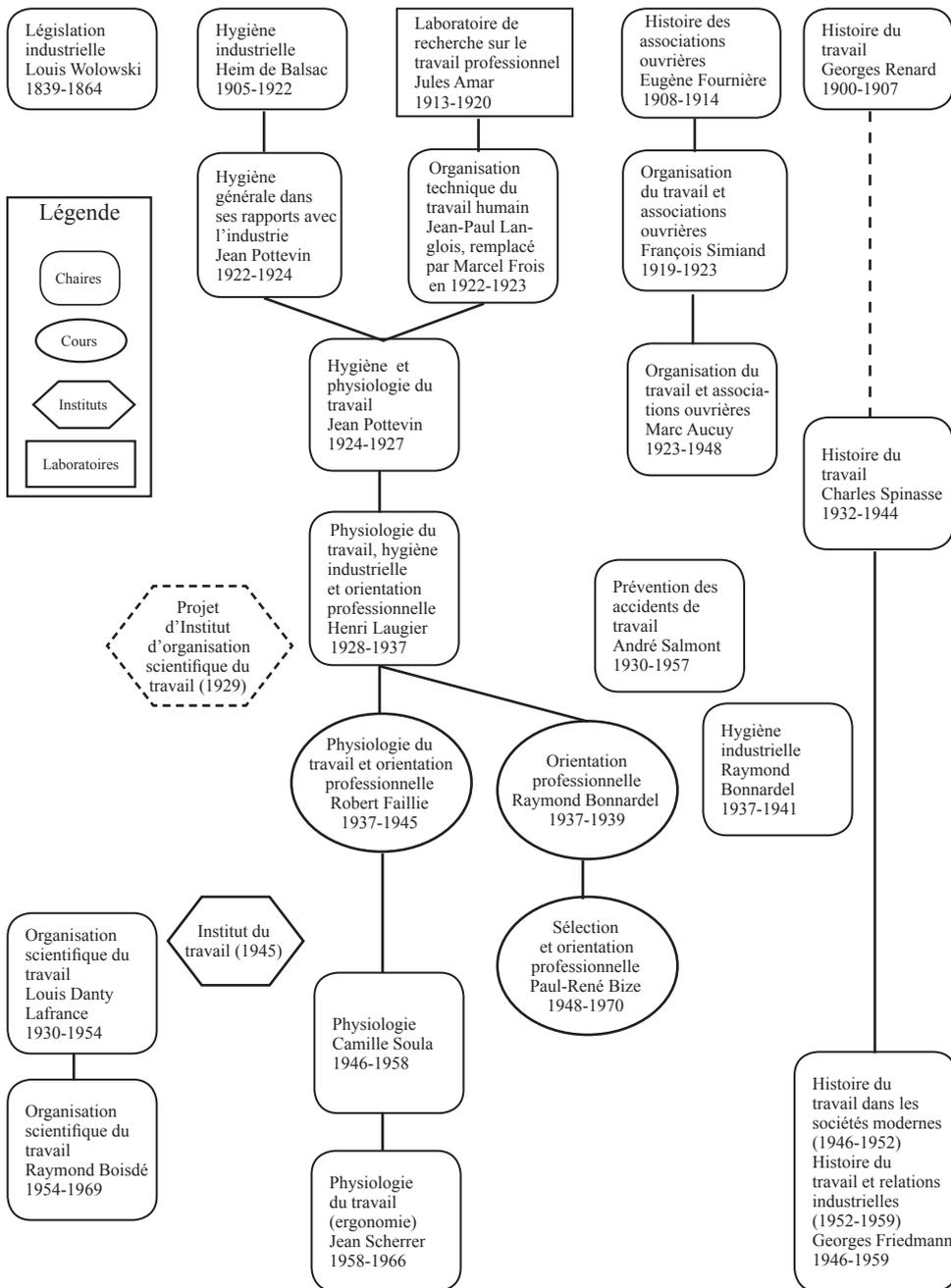
tion ; l'organisation des achats et des magasins ; le cadre du travail ; les relations humaines ; le contrôle budgétaire... L. Danty Lafrance conclut en faisant preuve de pessimisme : le risque est grand de ne trouver personne en capacité de couvrir tous ces champs. Le conseil décide néanmoins de faire le pari. De fait, il trouve rapidement un successeur à L. Danty Lafrance en la personne de Raymond Boisdé¹³, élu sur la chaire d'Organisation scientifique du travail lors de la séance du 14 mai 1954. Celui-ci partira à la retraite le 31 octobre 1969, avec un enseignement suivi par 1 136 élèves au 1^{er} octobre 1968. À côté de cette chaire, dont G. Friedmann lui-même défendra l'importance pour le Cnam¹⁴, de nombreuses autres proposent des enseignements moins orthodoxes. La multiplicité des sensibilités thématiques et disciplinaires qui se laisse à voir à l'examen de l'espace des chaires du Conservatoire (cf. Graphique 1) reflète assez bien la pluralité des options qui structurent alors le champ des sciences du travail (Le Bianic, 2004).

Comment G. Friedmann se situe-t-il dans un tel ensemble ? Afin de répondre à une telle question, il faut commencer

13 R. Boisdé, député du Cher, secrétaire d'Etat au Commerce dans le gouvernement Laniel, est licencié en droit et ingénieur des Arts et Manufacture. Au moment de son recrutement, il peut se prévaloir d'une expérience d'ingénieur ainsi que d'une connaissance fine du monde du commerce. Cf. la notice « Boisdé Raymond (1899-1981) » (in Fontanon & Grelon, pp. 197-209).

14 Il le fait lors du recrutement du successeur de L. Danty Lafrance. Cf. Le compte-rendu du comité de perfectionnement du 7 décembre 1953 [Archives du Cnam].

par noter que la conjoncture du milieu et de la fin des années quarante est décisive pour comprendre la position de G. Friedmann juste avant son arrivée au Cnam. *Problèmes humains du machinisme industriel*, qu'il publie en 1946, fournit à ce sujet des indications intéressantes. Dès l'introduction, G. Friedmann fait référence à Marcellin Berthelot, auteur de *Science et morale* (1897), qui est l'un de ces intellectuels qui affichent une foi et un optimisme sans faille au profit de la science. G. Friedmann entend prendre le contrepied. Il constate combien les deux Révolutions industrielles (celle du charbon, de la machine à vapeur d'un côté, de l'énergie électrique de l'autre) ont changé progressivement la donne. Lors de la première Révolution industrielle, il existait encore une unité du travail dominée par un ouvrier qualifié qui pouvait s'intéresser à son activité et y exprimer tout ou partie de sa personnalité. Désormais, la parcellisation du travail dans les industries de grande série, le développement de l'automatisme, le travail à la chaîne... ont pris le dessus. La rationalisation du travail est pleine d'effets délétères comme le remplacement des savoirs complexes par des tâches simplifiées, la réduction de la formation, la diminution des salaires, la restriction de la qualification à la limitation des défaillances de la machine et au rattrapage des malfaçons, la disparition de la part créative et imaginative du travail, la perte générale de tonus et d'énergie, la baisse de l'intérêt pour le loisir et les affaires publiques, la pathologie mentale, la dépression nerveuse... G. Friedmann n'est pourtant pas entière-



Graphique 1 : Les sciences du travail au Cnam : généalogie des chaires, cours, instituts et laboratoires jusqu'au lendemain de la seconde Guerre mondiale.

ment traversé de pessimisme. Il reconnaît les formes d'opposition au machinisme au XX^e siècle, il sait (notamment grâce à la lecture de Max Weber) les formes de résistance larvées dans le travail. Il pense par ailleurs que l'automatisme figure en bonne place parmi les leviers sur lequel il est possible de peser afin d'éviter le pire, au bénéfice au moins d'une partie de la population ouvrière¹⁵.

L'ouvrage *Problèmes humains du machinisme industriel* se déploie sur cette toile de fond. Pour asseoir son argumentation, G. Friedmann structure ensuite son raisonnement en trois temps en évoquant, tour à tour, le facteur humain, les limites du facteur humain et la psycho-sociologie de l'entreprise. Il fournit ce faisant un riche aperçu des sciences du travail d'après-guerre, au développement desquelles le Cnam participe activement. Je ne rentrerai pas ici dans le détail des différentes composantes constitutives du facteur humain ou, pour le dire comme G. Friedmann, cet ensemble de préoccupations qui – en réaction au taylorisme notamment – s'efforcent, parfois au cas par cas, de « *découvrir la solution optimale qui, fondée sur la connaissance des fonctions physiologiques et psychologiques, équilibre le respect de l'ouvrier, en tant qu'opérateur et en tant qu'homme, avec le souci de l'efficacité et du rendement* » (Friedmann, 1946, p. 59). Plusieurs traditions se chevauchent et s'affrontent que G. Friedmann connaît parfaitement. Une première regarde l'homme comme une

15 Sur les rapports évolutifs de G. Friedmann avec l'automatisme, cf. (Rot, 2005).

machine à combustion, considère le travail comme une dépense d'énergie et invite à la mesure objective des sensations et des mouvements. Jules Amar, pour ne citer que lui, incarne particulièrement bien cette façon de voir et de faire. Une autre porte avant tout intérêt aux aspects nerveux, mentaux et émotionnels impliqués dans le travail. À l'instar des travaux de Jean-Maurice Lahy, elle fait son miel de la physiologie et de la psychologie. Cette perspective stimule la naissance d'une psychologie appliquée au domaine de l'orientation professionnelle. Le postulat est que la psychologie différentielle aide à l'orientation rationnelle des individus grâce à la mesure de leurs aptitudes personnelles¹⁶.

G. Friedmann a lu ces travaux. Il apprécie la critique du taylorisme qu'ils contiennent. Il partage fondamentalement l'inquiétude qui transpire à travers eux au sujet de ces ingénieurs tayloriens qui ignorent tout de la complexité du mouvement humain, du poids de la fatigue cumulative, de l'absurdité de réduire le travail à la vitesse et au rendement, etc. Pour G. Friedmann, la monotonie est un sujet grave également, qui explique la baisse du rendement du travail le plus répétitif, parcellisé et qui conduit au *turn over*, à la fuite du travail... La psychologie s'est emparée du phénomène mais en le dissolvant dans des considérations subjectives, en oubliant les conditions

16 Dans cet esprit, l'Institut national d'orientation professionnel (Inop) est créé en 1928 pour former des conseillers en orientation. Henri Piéron, son créateur, et Henri Laugier en seront directeurs, Henri Wallon et Célestin Bouglé membres du conseil d'administration.

sociales de production de la monotonie ou encore du rythme destructeur imposé à l'ouvrier lorsqu'il travaille à la chaîne, et au risque même de faire l'apologie du travail à la chaîne (au nom du fait qu'à la chaîne l'ouvrier prendrait plus nettement conscience de la solidarité technique avec les autres)... G. Friedmann entre également en débat avec la psychologie de l'orientation, dont le courant techniciste milite en faveur de formations courtes, techniques et ciblées. Pour le sociologue, il vaut mieux agir à l'inverse en faveur d'un juste équilibre entre formation technique et culture générale. L'intelligence de métier ne se réduit pas à un savoir-faire limité. C'est là une conviction forte dont on retrouve trace dans les choix pédagogiques que fera G. Friedmann dans ses enseignements au Cnam.

Avant même son recrutement au Cnam, G. Friedmann défend une position originale dans le paysage des sciences du travail françaises qui vient d'être sommairement brossé. Le sociologue fait le constat, avec le mouvement du facteur humain, des dégâts et des limites du taylorisme. Il ne se prive pas pour autant d'égratigner, comme on vient de le voir, certaines écoles liées à ce mouvement, écoles tentées soit d'emprunter d'autres voies supposées rationnelles pour aboutir à une pseudo-optimisation du travail, soit de dissoudre les pathologies du travail dans de pures explications subjectivistes. Pour dépasser ces limites, G. Friedmann fait les yeux doux, comme d'autres en sciences sociales, à une sociologie américaine soucieuse de se confronter à la réalité empirique du monde, notamment

celle de l'industrie. G. Friedmann porte ainsi de l'intérêt aux expériences d'Hawthorne auxquelles il consacre de nombreuses pages. De ces travaux, et notamment de l'expérience de la Test Room, il retient « *le primat du facteur social sur le facteur humain tel qu'avait tenté de le définir, à ses débuts, une psychotechnique industrielle encore repliée sur elle-même* » (Friedmann, 1946, p. 319). Mais G. Friedmann conteste en revanche la vision de l'entreprise comme « *structure sociale arrondie* », repliée sur elle-même, imperméable à son environnement... que véhicule l'équipe d'Elton Mayo. Le sociologue français en est convaincu : si les ouvriers agissent et réagissent comme ils le font, c'est également parce qu'ils appartiennent à des collectivités (syndicats, classes, nations) plus larges que le collectif de travail de l'atelier.

Même si elles sont limitées par le système capitaliste, G. Friedmann regarde aussi avec beaucoup d'intérêt les innovations proposées par certaines entreprises ayant fait le constat d'un échec de l'organisation scientifique du travail : ateliers autonomes, décentralisation des responsabilités, participation aux bénéfices, amélioration de la communication interne, mise en place de comités d'ouvriers... G. Friedmann insiste à ce sujet sur l'importance de l'intégration de l'ouvrier à l'entreprise dès qu'il se sent moins reconnu, plus isolé, l'ouvrier est aussi plus fatigué, son travail lui paraît plus monotone, ses capacités physiques et intellectuelles diminuent... Comme M. Weber l'avait déjà vu avec les ouvriers de la Ruhr, le sentiment d'intégration libre

le « *potentiel de l'individu* », il trouve de la « *joie au travail* », il a le sentiment d'un travail plus unitaire¹⁷.

Le recrutement de G. Friedmann au Cnam

Au Cnam, suite au départ chahuté de C. Spinasse après-guerre, la chaire d'Histoire du travail est déclarée vacante. Le conseil de perfectionnement arrête, le 1^{er} octobre 1945, la composition des membres chargés d'entendre les candidats. La commission qui siège pour l'audition le 10 octobre 1945 est un peu différente¹⁸. À L. Febvre, président de la commission, viennent se joindre les professeurs Georges Allamel, Jacques Bouteron, André Brunet, André Cholley, L. Danty Lafrance, François Divisia, Paul Gemäling, André Salmont ainsi que L. Ragey, directeur du Conservatoire et membre de droit. L'âge moyen des membres de la commission est de 60 ans. Le procès-verbal de la séance signale

17 Comme l'indique Georges Ribeill (1999), G. Friedmann ignore une autre tradition sociologique qui procède par observation directe du travail industriel : Jacques Valdour, qui, sous le nom de Louis Martin, publie *La vie ouvrière* de 1909 à 1934 ; Arnold Brémond qui se fait manœuvre dans différentes industries et dont l'expérience est consignée dans l'autobiographie qu'il rédige ultérieurement ; Hyacinthe Dubreuil qui publie *Standard : le travail américain vu par un ouvrier français* (1929) à partir, lui-aussi, d'une expérience directe de travail ouvrier...

18 Tous les éléments qui suivent, y compris la présentation par les candidats d'eux-mêmes et de leurs programmes, ont pour source le compte-rendu du conseil de perfectionnement du 10 octobre 1945 déposé dans les archives du Cnam.

que Jean Fourastié n'a pu se joindre à ses collègues dès le début de l'audition des candidats et que messieurs Marc Aucuy, Maurice Baumont, Robert Faillie sont absents. Jules Dubourdieu, René Dubri-say, Pierre Fleury, M. Grimpret, Frédéric Maillard et Maxime Malinski assistent également à la séance en qualité de membres du conseil de perfectionnement. Max Serruys se joint à ses collègues au cours de l'exposé de G. Friedmann. Le tirage au sort pour le passage des candidats a donné l'ordre suivant : Pierre Vilaceque, G. Friedmann, Georges Duveau, Maurice Thiedot, Georges Cazenave, Pierre Laroque, Jean Chevalier. Jean Berlin, pourtant sélectionné lui aussi mais rappelé d'urgence à Strasbourg pour une raison domestique a fait savoir qu'il ne se présentera pas devant la commission. À l'instar des professeurs du Conservatoire, tous les candidats sont des hommes. Leur âge moyen est inférieur puisqu'il est de 44,7 ans. G. Friedmann est dans la moyenne : il a alors 44 ans.

Selon les conventions en vigueur, chaque candidat vient exposer ses vues sur le travail ainsi que son projet d'enseignement. La commission se charge ensuite de questionner. Pierre Vilaceque, le premier des impétrants, demande d'emblée au président des précisions sur ce qu'il convient de présenter et sur la manière de le faire. Il se recueille un long instant puis explique que le travail doit être considéré du point de vue du passé comme du social, qu'il ne saurait être dissocié du social... On a trop séparé jusqu'à présent, ajoute-t-il, le manuel et l'intellectuel.

Vient le tour de G. Friedmann. Ce-

lui-ci présente sa conception de l'histoire et du travail, qui met en jeu l'homme tout entier et qu'il convient donc d'étudier par un faisceau de sciences psychologiques, économiques, sociales... G. Friedmann ajoute que la notion de travail doit être comprise dans son sens le plus complet, qui recouvre à son avis l'ensemble des actions humaines, l'influence du travail dans les relations sociales ou encore l'attitude du travailleur dans l'entreprise. Les patrons et les salariés ne sont pas pour lui l'essentiel. On ne peut séparer en revanche le travail du travailleur. G. Friedmann évoque à ce moment les travaux de Maurice Halbwachs pour rappeler que le travailleur est davantage attiré par la rue et la ville que par son foyer.

G. Friedmann en arrive ensuite à son programme d'enseignement. Il propose d'étudier l'artisanat en première année. La deuxième année sera consacrée aux deux Révolutions industrielles, puis à différentes formes de rationalisation : le taylorisme, mais aussi celles qui tiennent compte du facteur humain. G. Friedmann compte s'appuyer pour ce faire sur les enseignements des chaires d'Organisation scientifique du travail, d'Organisation du travail et associations ouvrières, de Sécurité du travail, de Physiologie du travail et d'Orientation professionnelle. En troisième année, il s'agira d'étudier l'histoire du travail entre les deux guerres mondiales (avec un intérêt particulier pour le travail à la chaîne, l'emploi des machines automatiques et semi-automatiques et le travailleur lui-même). G. Friedmann ajoute que l'enseignement porterait sur la

France et les grands pays étrangers (États-Unis, Allemagne, Angleterre, URSS), que l'enseignement ferait constamment des comparaisons avec le travail agricole et qu'il intégrerait aussi le travail de bureau et le commerce.

Dans la troisième partie de son exposé, G. Friedmann évoque le public du Conservatoire ainsi que l'importance de la promotion sociale, particulièrement à une époque où les cadres sont amenés à jouer un rôle grandissant, notamment par l'entremise des comités d'entreprise. G. Friedmann ajoute qu'il a longtemps hésité entre l'histoire et la philosophie, qu'il s'est aventuré un temps en histoire sociale mais que les problèmes du travail constituent le centre de son activité depuis 1930. Il reconstitue brièvement les étapes de son parcours à ce sujet. En achevant sa présentation, G. Friedmann mentionne le déséquilibre inquiétant qui se manifeste entre l'homme moderne et les produits techniques et sociaux de son intelligence. Les nouvelles institutions naissent mais les hommes sont-ils là ?

L'exposé achevé, un membre de la commission questionne le candidat sur sa fonction actuelle d'inspecteur et sur la compatibilité avec le poste visé. G. Friedmann répond qu'il a été nommé à sa fonction actuelle par le Ministre qui lui a demandé de mettre en place une organisation pédagogique des centres d'apprentissage. Il a accepté à titre provisoire. S'il est recruté, il ne conservera que la présidence de la commission créée par M. Capitant.

Georges Duveau se présente ensuite. Il expose son programme d'enseignement. Il s'agira de traiter en trois

Tableau 1 : Noms et qualités des membres de la commission chargée du recrutement du titulaire de la chaire d'histoire du travail.

Membres de la commission	Trajectoires et statuts
Georges Allamel (1876-1949)	Diplômé de l'école des arts et métiers de Chalons, ingénieur-conseil, membre du comité de la Société des ingénieurs civils de France et du Comité général d'organisation scientifique du travail.
Jacques Bouteron (1882-1968)	Fils de chef d'artillerie, doctorat en droit. Fait une carrière d'inspecteur général à la Banque de France avant de devenir professeur du Cnam. Titulaire de la chaire de Droit commercial (1941-1952) du Cnam.
André Brunet (1902-1986)	Inspecteur des finances. Titulaire de la chaire de Technique comptable et financière des entreprises (1944-1973) du Cnam.
André Cholley (1886-1968)	Agrégé, professeur d'université en géographie, doyen de la Sorbonne.
Louis Danty Lafrance (1884-1956)	Élève de l'école centrale des Arts et manufactures de Paris, licencié en droit, régisseur dans différentes usines industrielles, ingénieur taylorien, a été en lien avec H. Le Chatelier. Titulaire de la chaire d'Organisation scientifique du travail (1930-1954) du Cnam.
François Divisia (1889-1964)	Ingénieur X-ponts, économiste libéral. Titulaire de la chaire d'Économie industrielle et statistique (1929-1959) du Cnam.
Lucien Febvre (1878-1956), président de la commission	ENS Ulm, historien, fondateur de la VI ^e section de l'EPHE en 1947, cofondateur avec M. Bloch des <i>Annales</i> , professeur au Collège de France, membre du conseil de perfectionnement du Cnam.
Paul Gemähling (1883-1962)	Statisticien, université de Strasbourg, auteur notamment du <i>Travail des enfants dans l'industrie</i> (1909). Un de ses ouvrages de statistiques a été recensé positivement par M. Bloch dans les <i>Annales</i> (1929), qui y voit un instrument pour les apprentis historiens.
André Salmont (1887-1968)	Médecin de formation. Titulaire de la chaire de Prévention des accidents du travail (1930-1957) du Cnam.
Louis Ragey (1895-1970)	Études d'histoire, instituteur puis fonctions dans la haute administration, inspecteur général de l'enseignement technique. Directeur du Cnam, le premier issu de l'éducation nationale depuis 1900.

Tableau 2 : Les candidats à la chaire d'Histoire du travail.

Candidats	Trajectoires et statuts
Pierre Vilaceque (né en 1900)	Licencié en droit, officier servant sur contrat, détaché à la formation préliminaire des Hautes-Pyrénées.
Georges Friedmann (1902)	Ancien élève de l'école de physique et de chimie, ancien élève de l'ENS (lettres), agrégé de philosophie, ancien assistant au Centre de documentation sociale, inspecteur général de l'enseignement technique.
Georges Duveau (1903)	Licencié en droit, docteur ès Lettres, une expérience de professeur de lycée.
Maurice Thiedot (1890)	Licencié ès lettres, agrégé d'histoire, professeur au lycée Decour et à l'École normale supérieure de l'enseignement technique.
Georges Cazenave (1905)	Licencié d'enseignement secondaire d'histoire et de géographie, professeur au collège de Blaye (Gironde).
Pierre Laroque (1907)	Docteur en droit, maître de requêtes au conseil d'État, directeur général des Assurances sociales et de la mutualité.
Jean Chevalier (1902)	Diplômé des hautes études commerciales, vice-président du comité national de l'organisation française, dirige une petite entreprise dans la métallurgie.

ans des conditions de travail en France et en Angleterre au cours du XIX^e siècle, chaque année étant consacrée à une période donnée (1818-1848 ; 1848-1870 ; 1870-1900). Le candidat évoque les modes, les formes, la rémunération, la sécurité... du travail et affirme vouloir lier ces sujets à des idéologies comme le saint-simonisme. Des questions sont ensuite posées au candidat sur ses activités entre 1939 et 1945. Maurice Thiedot, quatrième prétendant, présente d'emblée la pédagogie qu'il compte déployer, dit son intérêt pour les techniques et l'histoire paysanne et conclut en disant que l'enseignement doit être concret. Le cinquième candidat, Georges Cazenave, commence par s'excuser. Il habite loin et n'a pu faire les traditionnelles visites aux professeurs. Le thème du cours qu'il veut professer est le suivant : le travail sous le libéralisme économique depuis la Révolution française jusqu'à l'industrie moderne. Il finit en disant qu'à son avis la lutte des classes dans laquelle sont entraînés les travailleurs n'est pas prête de disparaître.

Pierre Laroque, le suivant, entame son exposé par une définition du travail qu'il appréhende à la fois comme une somme d'efforts, un facteur humain de la production, un élément juridique, un statut salarié... Il poursuit en définissant l'histoire du travail comme l'histoire des relations sociales qui s'établissent à l'occasion du travail. Deux périodes seront étudiées dans le cours : depuis la révolution politique et économique de la fin du XVIII^e jusqu'au XIX^e siècle ; la guerre de 1914 et ensuite. P. Laroque poursuit son exposé en montrant que deux formules

s'opposent aujourd'hui : la formule soviétique, qui comporte la socialisation intégrale de l'économie ; la formule américaine qui accepte le maintien du régime capitaliste sous réserve d'une certaine organisation. Entre ces deux formules si dissemblables, le candidat pense qu'il y a peut-être place pour une société démocratique à même d'accepter la transformation de la structure de l'entreprise, dont les comités d'entreprises en France et les comités industriels mixtes en Angleterre constituent l'ébauche. P. Laroque conclut en disant qu'il préférerait faire son cours en un an plutôt qu'en trois. À une question concernant le maintien, ou non, de son activité actuelle au cas où sa candidature serait retenue, P. Laroque répond qu'il enseigne à l'École libre des sciences politiques depuis 12 ans et qu'il peut tout faire. Il souhaite donc maintenir, s'il est élu, ses activités administratives actuelles et l'occupation de la chaire.

Le dernier candidat, Jean Chevalier, indique les objectifs de son enseignement : transmettre l'amour du métier, élargir les horizons des étudiants, faire comprendre l'harmonie qui existe entre le travail manuel et le travail intellectuel. Il ajoute qu'il veut faire une histoire des techniques en distinguant un cycle ancien (celui de l'outil) et un cycle moderne (celui de la civilisation de la machine).

Après audition des candidats, les membres du comité entament la discussion. Le cas de P. Laroque est immédiatement évoqué. Un professeur dit son soutien à un homme qu'il juge brillant et qui, par son expérience, peut faire bénéficier les auditeurs de son autre métier.

Un deuxième membre de la commission tempère l'enthousiasme. Le profil de P. Laroque ne serait-il pas plus adéquat pour la chaire d'Organisation du travail et associations ouvrières ? L. Febvre prend à son tour la parole. P. Laroque, indique-t-il, risque d'infléchir ses enseignements en direction du droit. L'historien poursuit en affichant son soutien à G. Friedmann. Il signale que ce dernier :

va bientôt déposer une thèse remarquable sur les problèmes humains posés par le machinisme contemporain. Quant à l'homme, il l'a connu dans le milieu des *Annales d'histoire économique et sociale* dont le regretté Marc Bloch était co-directeur. Il rappelle que les dirigeants de cette revue attiraient les jeunes gens très doués dont ils entendent, d'ailleurs, respecter entièrement les conceptions politiques. C'est alors que Friedmann est venu à eux, avec l'enthousiasme de sa jeunesse et la force de ses convictions. Le candidat qui est parti du matérialisme historique a témoigné au cours de son évolution politique d'une grande probité intellectuelle. Issu d'un milieu fortuné, le candidat a toujours essayé d'accorder son statut personnel avec ses idées politiques. Il a la force et le talent d'un grand enquêteur, le premier peut-être qui ait su comprendre et analyser les milieux ouvriers. Admirablement servi par une vaste culture et ses dons de linguiste (il parle l'anglais, le russe, l'italien), il est l'auteur d'un ouvrage sur la crise du progrès et d'un livre *De la sainte Russie à l'URSS* dont la rédaction a coïncidé avec sa crise de conscience. Il possède à la fois l'élan enthousiaste et la faculté de classer et de dominer un très vaste domaine. Il saura éviter cette conception un peu naïve de l'histoire du Travail dont certains candidats ont fait preuve devant la commission¹⁹.

L. Febvre revient ensuite sur le cas de P. Laroque « *qui serait à retenir s'il ne s'agissait pas de l'histoire du travail* ». Il évoque M. Duveau « *dont les mérites sont incontestables* » mais « *qui a élaboré un programme trop restreint* ». « *Il souhaiterait que la Sorbonne put charger M. Duveau d'une série de conférences.* »²⁰

Dans la suite des débats, un membre signale les qualités de P. Laroque qui fut son professeur à l'École des sciences politiques, un autre fait « *lecture d'une lettre de M. Wallon, président du jury de thèse de M. Friedmann, qui souligne toutes les qualités du professeur et du chercheur de ce candidat* ». Il fait part aussi d'un courrier de l'Union française universitaire qui évoque les services rendus par J. Cazenave et M. Thiédot à la Résistance, etc. Un membre de la commission finit par résumer la discussion. Seules les candidatures de G. Duveau, G. Friedmann, P. Laroque et M. Thiédot sont susceptibles d'être retenues. Si l'on s'en tient à la valeur des personnalités en cours, deux noms s'imposent au premier plan, ceux de G. Friedmann et de P. Laroque, mais il devient facile de les départager si l'on considère la conception même que la commission se fait de l'histoire du travail. Le consensus semble finalement l'emporter : G. Friedmann apparaît le seul à répondre aux exigences de l'enseignement. Les résultats du vote le confirment :

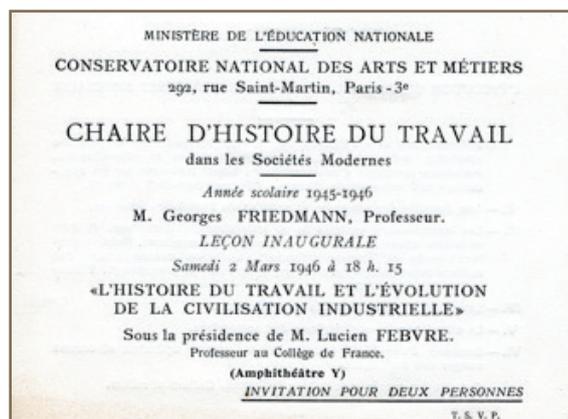
- G. Friedmann obtient 6 voix sur 9,
- J. Chevalier 1,
- G. Duveau 1,
- M. Thiédot 1.

Pour la seconde ligne, les résultats

perfectionnement du 10 octobre 1945].

19 [Archives du Cnam : Compte-rendu du conseil de

20 *Ibid.*



Carton d'invitation à la leçon inaugurale de G. Friedmann. [Archives du Cnam.]

sont :

- G. Duveau : 4,
- M. Thiédot : 3,
- J. Chevalier : 1,
- P. Laroque : 1.

Un second tour de scrutin (pour obtenir la majorité absolue) donne :

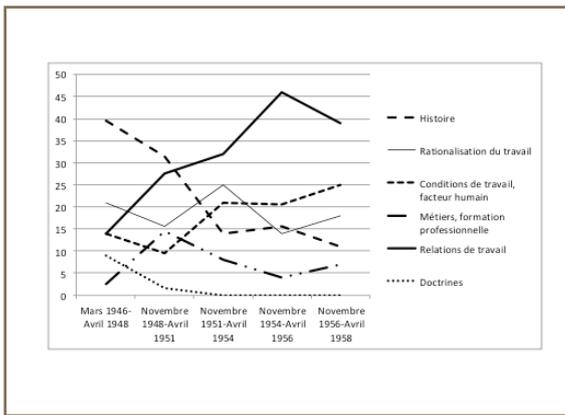
- G. Duveau : 6,
- M. Thiédot : 3.

Aucun candidat n'est classé en troisième ligne²¹.

Les enseignements de G. Friedmann au Cnam

²¹ Lors de ce même conseil de perfectionnement, il est fait mention du projet de création d'un institut du travail demandé par le ministère. Cet institut est destiné à dispenser un enseignement économique, juridique et social aux cadres des entreprises, aux patrons, aux médecins, aux assistants d'usine... La commission chargée d'étudier ce projet est composée de L. Danty Lafrance, J. Fourastié, M. Aucuy, J. Bouteron, F. Divisia, (professeurs Cnam), de P. Gemähling (professeur), de Robert Botherau, secrétaire adjoint de la CGT (membre du conseil d'administration du Cnam) et d'un représentant de la CFTC. Le Journal officiel du 22 novembre 1945 entérine la création de l'institut du travail, qui démarre ses activités le 19 novembre 1946 avec une conférence de P. Gemähling.

Avant de regarder le contenu des enseignements dispensés par G. Friedmann, sa leçon inaugurale mérite d'être évoquée. Celle-ci a lieu le samedi 2 mars 1946 à 18h15. Le titre en est « L'histoire du travail et l'évolution de la civilisation industrielle ». M. Lucien Febvre, professeur au Collège de France, parraine l'événement. Le carton d'invitation indique l'intitulé exact de la chaire : « Histoire du travail dans les sociétés modernes ». Au dos figure le programme de troisième année que G. Friedmann entend dispenser en 1945-1946. Le thème est « L'évolution du travail entre les deux guerres mondiales (1919-1939) ». Six parties sont annoncées : I. Rétrospective vers l'histoire du travail au cours de la première Révolution industrielle. Les grandes doctrines de rationalisation. Premières tentatives d'amélioration du travail industriel par les applications des sciences de l'homme. « Facteur humain » et travail. II. Les données économiques et sociales de l'entre-deux-guerres. III. Les insuffisances sociales de la rationalisation biologique. Rythme et travail mécanisé.



Graphique 2 : Thèmes des leçons de G. Friedmann en % (novembre 1958-avril 1959 non inclus, le cycle des leçons n'étant pas achevé). [Archives du Cnam.]

Travail à la chaîne. Automatisation. Habileté professionnelle et « nouvel artisanat ». Evolution contemporaine des métiers industriels, commerciaux, agricoles. Apprentissage. Rééducation des chômeurs. IV. Les réactions ouvrières à la rationalisation V. Le climat psycho-sociologique des entreprises. VI. Esquisse d'une histoire du travailleur, comme opérateur et comme usager des techniques. Conclusion sur le machinisme industriel. Culture et métier.

Pour cette leçon, G. Friedmann a invité des acteurs du monde politique, comme Louis Joxe, secrétaire général du Gouvernement de la République Française qui, par retour du courrier, se dit très heureux de se « rendre à cette invitation et d'entendre ce jour-là mon vieil ami ». Le directeur de l'enseignement technique du ministère de l'Éducation nationale (M. Le Rollani) a été également convié ainsi qu'une autre personnalité représentant le Secrétariat d'État au travail. Des acteurs du monde économique et social sont sollicités, tels que les présidents de la Société des ingénieurs civils, de la So-

ciété d'encouragement pour l'industrie nationale, de la Chambre de commerce de Paris, du Conseil municipal de Paris ou encore de la commission de l'enseignement du Conseil municipal de Paris. Léon Jouhaux, secrétaire général de la CGT, n'a pas été oublié. G. Friedmann a aussi pensé au monde de la culture : des cartons sont envoyés aux directeurs de « Les étoiles », de « Terre des hommes », des « Lettres françaises »... De nombreux enseignants complètent, en plus de tous ceux dont les archives ne permettent pas de trouver la trace, la liste des invités : les professeurs Henri Wallon et Paul Langevin, membres de l'Institut et, bien sûr, des professeurs du Cnam et d'autres établissements encore.

Le thème de la leçon inaugurale donne le ton des enseignements à venir. Les cours que, treize ans durant, G. Friedmann va dispenser au Conservatoire durent une heure, à raison de deux séances par semaines (typiquement le lundi à 18h15 et le vendredi à la même heure) sur un cycle de trois ans jusqu'en 1955, de deux ans ensuite. La recension des

thèmes abordés à chaque cours montre non seulement que G. Friedmann porte son intérêt bien au-delà de l'hexagone (pour travailler sur la Grande-Bretagne, l'URSS, les États-Unis, l'Allemagne, l'Italie, la Scandinavie...) mais, surtout, que ses thèmes de réflexion évoluent au fil des années. Tandis que les doctrines disparaissent rapidement de l'ordre de ses préoccupations, que l'histoire perd aussi en importance, la question des conditions de travail et celle, surtout, des relations de travail prennent progressivement le dessus (Graphique 2). Il n'est pas incongru de voir, dans l'intérêt croissant que porte G. Friedmann aux syndicats, aux conflits, aux négociations... un écho direct de la nouvelle donne sociale. En France, la loi du 11 février 1950 offre en effet aux acteurs syndicaux et patronaux la liberté de contracter des accords régionaux ou d'entreprise. La branche est érigée comme niveau central de négociation et la loi réserve la faculté de conclure la convention aux syndicats de salariés et d'employeurs les plus représentatifs.

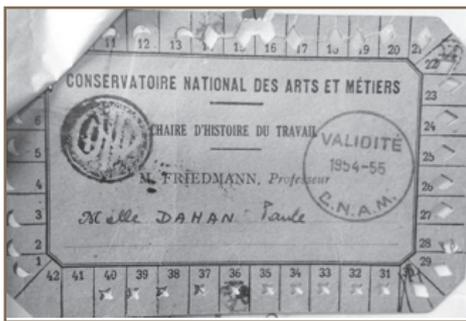
Pour qualifier cette réalité nouvelle, G. Friedmann utilise, à l'instar des anglosaxons, le terme de relations industrielles. Il le fait pour la première fois à la fin de l'année 1951-1952. Les deux derniers cours, celui du vendredi 25 avril et celui du lundi 28 avril 1952, portent le titre de « Evolutions contemporaines des relations industrielles ». Ultérieurement, G. Friedmann mobilise également l'expression générique de relations de travail. Le terme de sociologie industrielle apparaît quant à lui dans le titre des deux premières leçons de 1958-1959 (lundi 3 et vendredi

7 novembre 1958). L'intitulé exact des deux leçons est le suivant : « Histoire du travail et sociologie industrielle »²². Dans les deux cas, celui des relations industrielles comme celui de la sociologie industrielle, la terminologie prête à débat après-guerre dans la petite communauté hexagonale des sociologues et autres spécialistes du travail. En français, en effet, le mot industriel véhicule une signification plus étroite qu'en anglais. G. Friedmann se range assez rapidement au choix de ses jeunes disciples qui, en 1959, fondent, sous son patronage, la revue *Sociologie du travail* (Borzeix & Rot, 2010).

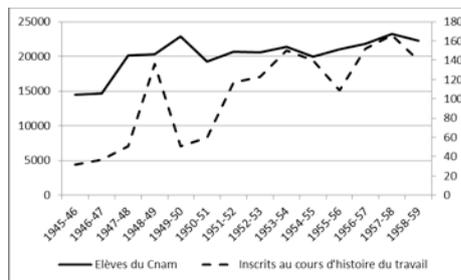
Le nouvel intitulé que G. Friedmann réussit à obtenir pour labelliser sa chaire gardera en revanche la trace des origines²³. G. Friedmann fait part à L. Ragey, le 5 février 1951, de son souhait de transformer l'intitulé de sa chaire qui pourrait devenir « Histoire du travail et relations industrielles ». G. Friedmann propose également de faire évoluer son programme de cours pour le centrer davantage sur le contemporain. Dans une lettre du 7 mars 1951 que G. Friedmann adresse à L. Ragey, le professeur indique que le cours de l'année 1952-1953 portera sur les questions contemporaines du tra-

22 Ces deux termes sont déjà utilisés aux États-Unis, par Wilbert E. Moore notamment, depuis le milieu des années 1940. Cf. par exemple (Moore, 1946, 1947, 1948).

23 Le terme de relations professionnelles sera finalement retenu par la communauté française, au détriment de celui de relations industrielles, tout aussi ambiguë que celui de sociologie industrielle. Mais la convention prend du temps à s'établir et à se stabiliser. En 1976 encore, François Sellier publie aux PUF un ouvrage intitulé *Les relations industrielles*.



Carte de « pointage » pour l'accès au cours de G. Friedmann (1954-1955). [Archives du Cnam.]



Graphique 3 : Nombre d'inscrits au Cnam (axe de gauche) et au cours d'histoire du travail (axe de droite). [Archives du Cnam.]

vail et les relations industrielles de 1920 à 1950. Le conseil de perfectionnement du 4 février 1952 entérine positivement la proposition de G. Friedmann, « étant entendu que l'étude des problèmes s'appliquerait aussi à l'évolution des relations du travail dans le commerce et dans l'agriculture ».²⁴ Les inflexions thématiques dont il a été fait mention précédemment confirment la réalité du tournant négocié par G. Friedmann dans ses cours.

Dans une lettre en date du 7 mars 1951, G. Friedmann justifie son choix par la composition du public qui suit ses cours²⁵. À ce moment assistent au cours du sociologue : les élèves de l'Ecole normale nationale d'apprentissage (Enna) de Paris (futurs professeurs d'enseignement généraux), des élèves de l'INOP, des conseillers et conseillères du travail et, enfin, des assistantes sociales²⁶. Lors

du conseil de perfectionnement du 4 février 1952, G. Friedmann indique que le public de sa chaire compte désormais 110 auditeurs en moyenne. C'est l'occasion de revenir sur le profil des élèves qui est composé, dit-il, d'une « clientèle variée, caractéristique du Conservatoire (agents techniques, dessinateurs, techniciens SNCF), [de] quelques ingénieurs et quelques professionnels, étudiants, membres de l'enseignement technique ».²⁷ À cela s'ajoute un groupe plus homogène : étudiants de l'Institut national de l'étude du travail et d'orientation professionnelle (INETOP)²⁸, élèves-conseillers du travail, quelques assis-

1950 au Congrès National des Assistantes Sociales (Marseille). À la suite de l'intervention, les dirigeants de la fédération ont souhaité que les assistantes sociales spécialisées dans le travail puissent suivre le cours de G. Friedmann.

27 [Archives du Cnam : Compte-rendu du conseil de perfectionnement du 4 février 1952].

28 L'INETOP est le nouveau nom, à partir de 1939, de l'INOP. L'INETOP est rattaché au Cnam en 1941. Dans les courriers dont je fais mention, les auteurs emploient fréquemment l'acronyme INOP en lieu et place d'INETOP. Je me suis bien gardé de rectifier.

24 [Archives du Cnam : Compte-rendu du conseil de perfectionnement du 4 février 1952].

25 [Archives du Cnam : Lettre de G. Friedmann à L. Ragey, 7 mars 1951].

26 G. Friedmann a fait une conférence en novembre

Tableau 3 - Composition du public de la chaire d'Histoire du travail (1951-1952) [Archives du Cnam].

Industriels et métiers	Nombre d'inscriptions	Connaissances
Industriel	1	
Ingénieur Cnam	1	
Élève ingénieur A & M	3	
Contrôleur de fabrication	1	O.S.T.
Chef fabrication édition	1	Bac
Dessinateur	3	BEPS-ENP-CAP
Agent technique	2	
Agent technique de lancement	1	BS
Agent technique radio	1	
Préparateur de fabrication	1	
Documentaliste	2	Bac – BE aide-documentaliste
Typographe	1	
Ajusteur	1	
Peintre	2	
Mécaniciens	1	
Fraiseur	1	
O.S. soudure	1	
Commerce et banque		
Secrétaire et secrétaire commerciale	3	
Comptable	5	Bac – Hautes études
Personnel assurance	1	Bac – BE
Calculateur d'actuariat	1	
Représentant en cartes statistiques perforées	1	Bac
Employé de commerce	1	
Inspecteur	1	
Sans profession mentionnée	1	
Employé R.N. Renault	1	
Inspecteur de sécurité	1	
Employé de banques	5	
Inspecteur de banque	1	Bac – BE BS

Fonctions sociales, fonctionnaires, étudiants	Nombre d'inscriptions	Connaissances
Directrice – Centre protection maternelle	1	Bac – Sage-femme
Conseillère du travail	3	10 attestations – Licence droit
Élève conseillère du travail	14	Licence en droit – ès Lettres,
Contrôleur du travail	1	Certificats généraux du Conservatoire. BE - Bac
Assistante sociale	4	
Surintendante	1	Bac
Étudiant en droit	2	Bac
Étudiant	5	
Professeur enseignement technique	2	
Professeur centre d'apprentissage	1	Bac
Institutrice	1	BS
Officier mécanicien armée de l'air	1	
Officier de carrière, chef bataillon génie	1	
Agent SNCF	2	Ingénieur A & M
Fonctionnaire	1	Licence droit – BEPS

tantes sociales. Pour se caler davantage sur le temps de la formation des élèves de l'INETOP et ceux des conseillers du travail, et pour être plus en phase également avec leurs préoccupations, G. Friedmann suggère de réduire le programme de trois à deux ans et de compresser la partie antérieure à la Révolution française afin d'être plus en prise avec les phénomènes contemporains.

Au fil des années, le public des cours de G. Friedmann s'étoffe. Après-guerre, « *les cours sont publics et gratuits et toute personne peut y être inscrite sans aucune formalité. Les inscriptions sont prises au Secrétariat du Conservatoire* ». ²⁹ Les élèves doivent néanmoins pointer à chaque cours avec une carte. En 1946-1947, au Cnam, on compte environ 147 auditeurs par cours, avec des effectifs variant entre quelques dizaines et presque 2 000. G. Friedmann part de bas pour atteindre ensuite la moyenne. Pendant la période où enseigne G. Friedmann, on note une croissance globale du nombre d'inscrits au Cnam, et plus spécifiquement du public des chaires de Physiologie du travail (moins de 100 à plus de 200 sur la période de présence de G. Friedmann au Cnam) et de Sélection et orientation professionnelle (la croissance est à peu près similaire).

On compte 86 inscrits pour l'année 1951-1952 (à la date du 18 avril 1952) à la chaire d'Histoire du travail. L'origine professionnelle des auditeurs se répartit comme suit : industrie et métiers (28 %),

commerce et banque (26 %), fonctions sociales, fonctionnaires, étudiants (46 %) (tableau 3). Le public se caractérise à la fois par une forte diversité d'occupations et par une concentration d'appartenance aux franges supérieures de l'encadrement de proximité et du monde des employés auxquels s'ajoute un public plus ciblé de fonctionnaires.

La constitution d'un public pour la chaire d'Histoire du travail n'est pas seulement le produit mécanique de l'intérêt global pour le Cnam qu'indique le nombre croissant des inscrits de 1949 à 1959 (Graphique 3). G. Friedmann bénéficie, du moins au début, de l'implication personnelle de l'administrateur du Conservatoire. Le 6 novembre 1946, L. Ragey envoie un courrier à R. Bothereau, secrétaire général adjoint de la CGT pour lui signaler le cours de G. Friedmann, en indiquant que « *les sujets traités sont de nature à intéresser très vivement tous ceux qui veulent mieux connaître les conditions actuelles du travail grâce à son évolution dans un passé récent* » ³⁰. Un courrier similaire parvient au directeur de l'École normale supérieure de l'enseignement technique. Une deuxième vague de courriers part en 1950. Le 16 novembre, L. Ragey écrit à Mme Benassy, secrétaire générale de l'INOP, pour proposer que ses élèves suivent quinze leçons de G. Friedmann sur les problèmes de la seconde Révolution industrielle (1880-1914). L'affaire se conclut rapidement. En quelques jours à peine, le principe est retenu. Les

29 [Archives du Cnam : Note de L. Ragey, 23 février 1946].

30 [Archives du Cnam : Lettre de L. Ragey à R. Bothereau, 6 novembre 1946].

élèves de l'INETOP sont admis au cours de G. Friedmann chaque lundi et chaque vendredi. Par courrier du 29 novembre 1950, c'est la directrice de l'Enna qui demande cette fois que les stagiaires de la section « lettres » de son école et celles de la section « dessin et enseignement ménager » puissent aussi assister aux conférences de G. Friedmann.

L'année suivante, L. Ragey reprend la plume. Le 24 mai 1951, il écrit à Mlle Roux (ministère du Travail) pour conseiller le cours de G. Friedmann aux candidats et candidates conseillers du travail. « *Personnellement, je ne pense pas qu'il soit donné nulle part une information objective plus substantielle sur l'évolution contemporaines des conditions de travail et sur le sens de cette évolution.* »³¹ Le 14 avril de la même année, une note de L. Ragey propose d'étendre la formation à l'INOP. Une troisième année, dédiée à la rédaction d'un mémoire, pourrait venir compléter le cursus. L'examen des connaissances aurait lieu en fin de deuxième année. Pour bien apprendre la réalité des métiers, ajoute l'administrateur, il faut savoir observer les travailleurs, comprendre leurs soucis, leurs aptitudes et leurs contraintes. Il est donc judicieux de suivre le cours de G. Friedmann. « *Un tel cours, peut-être unique au monde, ouvrirait l'esprit des élèves de l'INOP et leur donnerait des idées justes, fondées sur des observations objectives quant aux réalités humaines du travail industriel. À coup sûr, ces élèves en ont grand be-*

soin. »³² Cette option s'impose d'autant plus naturellement qu'il y a un « *paradoxe irritant à ce qu'un Institut du Conservatoire des Arts et Métiers n'utilise pour ses enseignements normaux aucun des cours de l'établissement principal* ». ³³

Mais les choses ne se passent pas au mieux. Certains étudiants de l'INETOP demandent que le cours de G. Friedmann soit facultatif³⁴. En réponse à leur requête, G. Friedmann rappelle qu'il a raccourci le cycle de ses leçons (de trois à deux ans) afin de respecter les exigences de l'INETOP. G. Friedmann explique également qu'il professe un cours de culture générale sur les problèmes du travail qui s'inscrit dans une perspective historique et sociologique. Ce cours doit aider les étudiants dans leurs futures activités industrielles, en leur permettant notamment d'élargir l'horizon de leurs connaissances. G. Friedmann laisse entendre finalement que le souhait des étudiants est utilitaire³⁵. Ceux-ci ne veulent suivre que les cours qui les aideront à répondre aux questions posées dans le cadre du programme actuel.

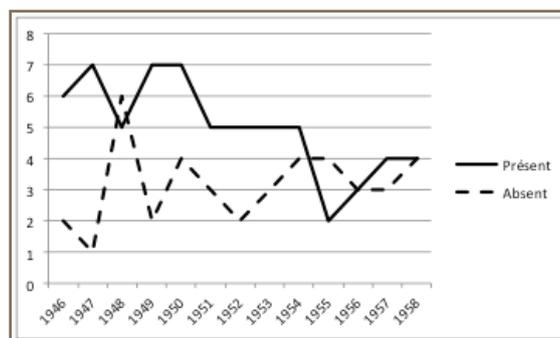
32 [Archives du Cnam : Lettre de L. Ragey à M. le Directeur adjoint de l'Enseignement technique, 14 avril 1951].

33 *Ibid.*

34 [Archives du Cnam : Lettre G. Friedmann à H. Piéron, 21 février 1953].

35 G. Rot me signale qu'un courrier de G. Friedmann, qui mentionne les soucis rencontrés par ce dernier dans ses relations avec l'INETOP, indique que les démêlés ne sont pas non plus étrangers à la crainte qui est la sienne de subir une campagne de nature politique à son encontre, et par-delà sa personne, à l'encontre de la sociologie du travail.

31 [Archives du Cnam : Lettre de L. Ragey à Mlle Roux, 24 mai 1951].



Graphique 4 : Assiduité de G. Friedmann aux conseils de perfectionnement du Cnam. Source : archives du Cnam. Lecture : en 1946, G. Friedmann a siégé à six comités de perfectionnement et a été absent deux fois. [Archives du Cnam.]

Les engagements de Friedmann dans et hors du Cnam

G. Friedmann n'est pas qu'un enseignant. Au Cnam, il est membre de droit du conseil de perfectionnement, instance de régulation majeure qui se réunit au rythme de 6 à 8 fois par an. Il y siége pour la première fois le lundi 4 février 1946 et se montre plutôt assidu, même si sa participation va en déclinant (graphique 4). Au conseil de perfectionnement, il prend peu la parole et s'investit parcimonieusement. Il siége par exemple à la commission chargée d'entendre et de classer les candidats sur la chaire de Physiologie du travail. En 1948, il est chargé d'organiser au Conservatoire une série de conférences sur les problèmes relatifs à l'adaptation des machines et des postes de travail à l'ouvrier. L. Ragey écrit le 18 avril 1948 au professeur Frisby, directeur du National Institute of Industrial Psychology (Londres) pour lui annoncer la venue de G. Friedmann à ce sujet. Il lui rappelle à l'occasion que G. Friedmann a déjà eu l'opportunité, avant-guerre, de nouer des contacts avec deux membres de son institut, Charles S. Myers et George H. Miles.

Une note indique que le voyage est prévu vers le 20 mai 1948 et la conférence pour octobre 1948, et qu'un second thème est prévu : « *Les problèmes de la formation professionnelle dans leurs rapports avec l'évolution des procédés de fabrication et de rationalisation dans les principales industries.* »³⁶

À l'extérieur du Cnam, G. Friedmann est plus actif mais le Conservatoire n'en oblige pas moins le professeur à demander l'autorisation de se faire suppléer lorsque ses déplacements ou ses obligations multiples mettent en péril sa possibilité d'enseigner. En octobre 1948 encore, G. Friedmann est chargé d'une mission scientifique aux États-Unis, longue de dix semaines, pour le compte de la Direction des relations culturelles. J. Fourastié le remplace durant les mois de novembre et de décembre. Au cours de sa mission, G. Friedmann visite des entreprises dont,

³⁶ En 1947, L. Ragey propose le nom de G. Friedmann pour siéger au conseil technique du Bureau des temps élémentaires puisque lui seul, estime alors que l'administrateur, pourra orienter avec efficacité et originalité les efforts de ce bureau (dont la mission est de préparer les chronométrateurs à leurs futures tâches industrielles) vers une utilisation du facteur humain plutôt que vers l'exploitation du « moteur humain ».

plusieurs fois, l'usine d'Hawthorne. Il s'entretient avec des collègues comme le sociologue du travail Everett Hughes avec lequel il restera en relation durable. Ce voyage, qui l'incite notamment à s'intéresser à la situation des noirs, donne lieu à une conférence intitulée « De Boston au Mississippi » (sous la présidence d'André Siegfried, alors président de la Fondation nationale des sciences politiques) puis à l'article du même nom qui paraît dans *Esprit* en 1949 (Friedman, 1949).³⁷

Lors du conseil de perfectionnement du 3 octobre 1955, G. Friedmann demande à nouveau à se faire remplacer, par Jean-Daniel Reynaud cette fois, afin « *de parachever des articles scientifiques personnels* ». Le conseil de perfectionnement donne son accord et J.D. Reynaud professe les mois qui suivent. En décembre, le temps de la suppléance est clos. En 1955 toujours, G. Friedmann est sollicité par l'Agence européenne de productivité pour participer à une conférence tripartite (industriels, syndicalistes, experts scientifiques). Après accord de L. Ragey, G. Friedmann se rend à Rome du 29 janvier 1956 au 8 février 1956. Trois ans plus tard, J.D. Reynaud prend en charge les enseignements de la semaine du 4 au 12 janvier 1958 quand G. Friedmann (alors président de l'Association internationale de sociologie) participe à une réunion de

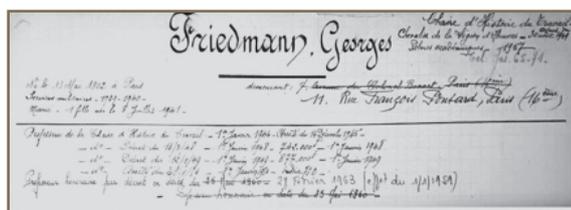
sociologues à Moscou, rencontre tenue à l'initiative du professeur Marshall, directeur du département des sciences sociales de l'Unesco³⁸.

En plus des multiples autres conférences qui n'appellent pas pour y participer d'autorisations administratives, G. Friedmann investit fortement dans l'enseignement, l'animation de la recherche et l'écriture. Il est ainsi professeur à l'Institut d'études politiques de 1949 à 1962. Dès 1948, alors qu'il vient d'être recruté comme directeur d'étude à l'École pratique des hautes études (EPHE), il chapeaute une série d'investigations empiriques dont l'esprit est directement débiteur des *Problèmes humains du machinisme industriel*. Michel Verry enquête ainsi sur les laminoirs ardennais, Viviane Isambert-Jamati sur l'industrie horlogère, Alain Touraine sur la Régie Renault... Dans sa contribution à l'ouvrage édité par Pierre Grémion et Françoise Piotet, Henri Mendras rapporte qu'il a têt suivi, en 1949, le séminaire de G. Friedmann à l'EPHE. « *Nous n'étions guère qu'une dizaine à écouter Friedmann qui raffinait alors sa théorie sur le contraste entre milieu technique et milieu naturel. [...] Il organisait aussi des stages d'entreprise grâce à un de ses disciples, directeur du personnel dans une entreprise de Nanterre.* »³⁹ Dix ans plus tard, ce séminaire, qui se tient les mercredis de 10 heures à 12 heures, est le lieu où sont

37 Comme l'indique P. Desmarez, « *s'agissant des Etats-Unis, Friedmann publie à la même époque [que le voyage dont il vient d'être question] des textes dans les Cahiers internationaux de sociologie et Annales qui formeront, légèrement étoffés, deux chapitres de Où va le travail humain ?* », Pierre Desmarez, « Georges Friedmann, médiateur de la sociologie industrielle » (in Grémion & Piotet, p. 108)

38 [Archives du Cnam : Lettre de L. Ragey à G. Friedmann, 30 octobre 1957].

39 Témoignage d'Henri Mendras (in Grémion & Piotet, pp. 167-168).



Extrait du dossier administratif de G. Friedmann au Cnam [Archives du Cnam].

présentées de grandes recherches de sociologie empirique. Y sont ainsi discutés les travaux de :

J.D. Reynaud et d'A. Touraine sur les laminoirs de Mont Saint-Martin, de Michel Crozier sur un centre de chèques postaux, d'Edgar Morin sur les stars, d'Odile Benoit-Guilbot sur les grèves chez Merlin-Gérin, d'H. Mendras sur le maïs hybride à Nay, de Viviane Isambert-Jamati et Madeleine Guilbert sur le travail des femmes, de Violette Morin sur bébé royal, de Joffre Dumazedier sur la dynamique culturelle des loisirs, de Jean-René Tréanton sur les nouveaux quartiers de Troyes, de Jacques Dofny sur les ateliers de chaussure à Roman, d'Henry Raymond sur le Club Méditerranée, des Van Boekstaël sur leurs premières 'interventions' sociologiques, etc.⁴⁰

En 1949, G. Friedmann succède pour une durée de deux ans à Georges Gurvitch à la tête du Centre d'études sociologiques (CES), avec pour mission de le transformer en vrai laboratoire en recrutant notamment de nouveaux chercheurs⁴¹. G. Friedmann est également actif sur le plan éditorial puisqu'il participe

40 *Ibid.*, pp. 169-170.

41 Au CES, G. Friedmann anime une équipe de chercheurs composée en 1950 d'Edgar Morin, Paul-Henri Chombart de Law, Paul Maucors et Alain Touraine. D'autres viendront ensuite renforcer le noyau initial : Michel Crozier, Henri Mendras, Jean-Daniel Reynaud, Roland Barthes, Joffre Dumazedier...

à la renaissance de *L'Année sociologique* et dirige une collection « L'homme et la machine » aux éditions de Minuit. Enfin, la période « cnamienne » correspond à celle où G. Friedmann publie deux livres qui feront date en sociologie du travail : *Où va le travail humain ?* (1950) et *Le travail en miettes* (1956). *Problèmes humains* est traduit aux États-Unis à la même période (en 1955). Les grandes revues américaines rendent compte de l'ouvrage du sociologue français⁴². En Allemagne, les ouvrages de G. Friedmann sont rapidement traduits par Burkart Lutz : *Problèmes humains du machinisme industriel* l'est en 1952, *Où va le travail ?* en 1953, *Le travail en miettes* en 1959. Le rayonnement international du sociologue français est conforté par les responsabilités qu'il assume en tant que président de l'Association internationale de sociologie (1956-1959) et de président de la Faculté latino-américaine des sciences sociales (1958-1964).

Les multiples fonctions que G. Friedmann assume ne freinent pas, tout au contraire, sa carrière au sein de l'éducation nationale. Le 2 mai 1952, il est nommé Inspecteur général honoraire de l'enseignement technique. En 1959, alors qu'il était directeur cumulant, G.

42 Pierre Desmarez, *op. cit.*, pp. 103-118.

Friedmann acquiert le statut de directeur d'étude non cumulant à la 6^e section de l'EPHE. Il recevra une indemnité compensatrice entre le traitement qu'il percevait comme directeur d'étude et le traitement de professeur du Conservatoire. Le 28 février 1963, un décret accorde à G. Friedmann le statut de professeur honoraire du Cnam à compter du 1^{er} janvier 1959.

Conclusion

La période durant laquelle G. Friedmann professe au Cnam correspond à une phase d'intérêt intensif porté au travail. À la fin des années 1950, G. Friedmann commence à regarder ailleurs. Il n'a pas donné une suite favorable à une pressante sollicitation qui aurait pu le mener au Collège de France. « *Votre renonciation, dans le cas présent* » lui écrit à ce sujet l'administrateur du Collège, « *ne fera que renforcer l'estime dont vous jouissez parmi nous.* »⁴³ G. Friedmann préfère l'ancrage à l'EPHE. Lors du conseil de perfectionnement du 2 février 1959 :

L. Ragey expose que par arrêté du 20 janvier 1959 (JO du 21/1/59) M. G. Friedmann a été nommé à compter du 1^{er} janvier 1959, Directeur non cumulant à la 6^e section de l'École Pratique des Hautes Études ; il souligne que l'an dernier G. Friedmann avait décliné l'honneur d'une Chaire au Collège de France. M. Ragey exprime ses regrets du départ de M. Friedmann et pose au conseil la question du maintien de la chaire. G. Friedmann

explique son départ par des engagements de travaux pris depuis longtemps et aussi pour assumer ses responsabilités à l'égard des équipes de recherche scientifique dont il a la charge. Explique que l'enseignement au Cnam exige une constante remise à jour. Le titre de la chaire « Histoire du travail et relations industrielles » a un titre très Cnam. Comme d'autres enseignements économiques du Conservatoire, elle a prouvé son utilité et attiré sans aucune publicité spéciale un public limité mais très fidèle : lorsque j'ai pris la chaire en 1946 elle comptait 37 auditeurs, ceux-ci sont devenus 152 en 1957, 170 environ en 1958. Étant donné l'évolution incessante du progrès technique, cet enseignement, en grande partie consacré à ses répercussions sur les travailleurs s'avère et s'avèrera de plus en plus utile⁴⁴.

Le conseil de perfectionnement accepte, à l'unanimité, de déclarer la chaire vacante et de la maintenir avec son titre actuel. Après cette séance d'au revoir, G. Friedmann ne siègera plus au conseil de perfectionnement.

En 1960, le tournant post-travail que négocie G. Friedmann se concrétise institutionnellement. Celui-ci fonde le Centre d'études transdisciplinaires, sociologie, anthropologie, histoire (CETSAH, aujourd'hui Centre Morin) et la revue *Communication*. Les publications portent également la trace de la bifurcation. G. Friedmann publie le tome I de *Problèmes d'Amérique Latine* en 1959 et le tome II en 1961, *Fin du peuple juif ?* en 1965, *7 études sur l'homme et la technique* en 1966 et *La Puissance et la Sagesse* en 1970. Si le *Traité de sociologie*

43 [Archives personnelles de M. Friedmann : Lettre de l'administrateur du Collège de France à G. Friedmann, 4 novembre 1957.]

44 [Archives du Cnam : Compte-rendu du conseil de perfectionnement du 2 février 1959].

du travail (co-dirigé avec Pierre Naville avec le concours de Jean-René Tréanton) paraît, en deux volumes, en 1961 et 1962, c'est que l'entreprise avait pris beaucoup de retard (Tréanton, 1986). G. Friedmann décède à Paris en 1977 avec en mains les *Maximes et pensées* de Chamfort.

La vacance de la chaire d'« histoire du travail et de relations industrielles » est publiée au Journal Officiel du 17 février 1959⁴⁵. J.D. Reynaud, qui connaît bien l'établissement, est auditionné avec un autre prétendant lors du conseil de perfectionnement du 4 mai 1959. G. Friedmann ne siège pas alors dans la commission de recrutement. Classé deuxième derrière Robert Derathé, un philosophe spécialiste de Jean-Jacques Rousseau, J.D. Reynaud bénéficie d'une inversion de classement opérée par le conseil d'administration du Cnam⁴⁶. Le nouveau professeur siège pour la première fois au conseil de perfectionnement le 12 octobre 1959. Au 292, rue Saint-Martin, une nouvelle page se tourne alors pour la sociologie du travail.

Bibliographie

Borzeix, A. & Rot, G. (2010). *Sociologie du travail. Genèse d'une discipline, naissance d'une revue*. Nanterre : Presses universitaires de Paris Ouest.

45 *Ibid.*

46 Dans sa contribution au présent numéro, G. Rot montre dans le détail qu'*in fine* J.D. Reynaud doit sa nomination à une intervention décisive de L. Ragey auprès du ministre de l'Éducation nationale après que l'Institut a placé R. Derathé en première ligne.

Fontanon, C. (1992). « L'introduction des sciences sociales au Conservatoire national des arts et métiers. Un champ d'essai pour le 'millerandisme' ». *Cahiers de l'IHTP*, n° 26, pp.103-124.

Fontanon, C. & Grelon, A. (dir.). *Les professeurs du Conservatoire national des arts et métiers*. Dictionnaire biographique 1794-1955, L-Z, Paris : INRP/Cnam.

Friedmann, G. (1956). *Le travail en miettes*. Paris : Gallimard, 1956.

Friedmann, G. (1949). « De Boston au Mississippi », *Esprit*, n° 156, juin 1949, pp. 778-799.

Friedmann, G. (1946). *Problèmes humains du machinisme industriel*. Paris : Gallimard.

Gouarné, I. (2012). « Engagement philo-soviétique et posture sociologique dans l'entre-deux guerres. Le rôle politico-intellectuel de Georges Friedmann ». *Sociologie du travail*, vol. 54, n° 3, juillet-septembre 2012, pp. 356-374.

Grémion, P. & Piotet, F. (dir.) (2004). *Georges Friedman. Un sociologue dans le siècle, 1902-1977*. Paris : éditions du CNRS.

Henry, O. (2012). *Les guérisseurs de l'économie. Ingénieurs-conseils en quête de pouvoir*. Paris : CNRS éditions.

Lallement, M. (2011). « Qu'est-ce qu'une forme normale de division du travail ? De l'héritage durkheimien aux enjeux contemporains ». In L. Jacquot & C. Kraemer (dir.), *Travail et dons*, Nancy : PUN, pp. 201-213.

Le Bianic, T. (2004). « Le Conservatoire national des Arts et Métiers et la machine humaine. Genèse et développement des sciences du travail au Cnam de 1910 à 1990 ». *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n°11, décembre 2004, pp. 185-214.

Moore, W. E. (1948). « Industrial Sociology : Status and Prospects ». *The American Sociological Review*, XIII, 1948, pp. 382-393.

Moore, W. E. (1947). « Current Issues in Industrial sociology ». *The American Sociological Review*, XII, 1947, pp. 651-657.

Moore, W. E. (1946). *Industrial relations and the Social Order*, New York : McMillan.

Pillon, T. (2009). *Lire Georges Friedmann. Problèmes humains du machinisme industriel*, Paris : Ellipses.

Ribeill, G. (1999). « Approches critiques du travail entre les deux guerres : la place de Georges Friedmann ». *Sociologie du travail*, vol. 41, n°1, janvier-mars 1999, pp. 23-39.

Rot, G. & Vatin, F. (2005). « Les avatars du 'travail à la chaîne' dans l'œuvre de Georges Friedmann (1931-1966) ». *Genèse*, n° 57, mars 2005, pp.23-40.

Tréanton, J.-R. (1986). « Sur les débuts de la sociologie du travail », *Revue française de sociologie*, XXVII, 4, pp. 735-740.

Vatin, F. (2004). « Machinisme, marxisme, humanisme : Georges Friedmann avant et après-guerre ». *Sociologie du travail*, vol. 46, n° 2, avril-juin 2004, pp. 205-223.